

être que jamais auparavant. Il semble que notre population veuille faire grand en tout. C'est bon signe. Le faubourg Saint-Joseph s'est bien montré et a déployé un luxe inouï dans la décoration des maisons, arcs et reposoirs.

Puis, après la procession a eu lieu le dîner du bâtonnier de l'ordre des avocats, dîner traditionnel de haut ton qui, une fois dans l'année, réunit autour de la même table avocats et juges.

A ce propos, nous signalons à nos lecteurs une phrase du discours de l'honorable juge en chef sir A.-A. Dorian qui, après avoir rendu hommage à l'esprit de travail des membres du barreau, a ajouté que le niveau de la profession légale était aujourd'hui plus élevé qu'il y a vingt-cinq ans.

Après le banquet de M. Geoffrion, les invités se sont rendus chez M. Pagnuelo, secrétaire-général du barreau, où il y eut encore discours et chansons.

* *

Souvenir de la Kermesse :

Un étranger, homme d'affaires sérieux, m'aborde dernièrement.

— Savez-vous que les Montréalais ont des notions d'arithmétique très vagues ?

— ?

— J'arrive de la Place-d'Armes, je demande un billet de loterie et un numéro du *Kermesse Journal*, en donnant un billet de deux piastres à l'une des charmantes dames hospitalières.

— Je reçois l'un et l'autre, et la jolie vendeuse me dit d'une voix douce :

— Vingt-cinq cents pour un billet de loterie, autant pour le *Kermesse Journal*, total, deux piastres. Au nom des pauvres malades, merci monsieur.

— Et ceci vous étonne ! ah ! mon cher, vous êtes bien naïf, mais c'est l'arithmétique de la charité, et c'est comme cela qu'on est arrivé à faire \$14,880 de recettes.

LÉON LEDIEU.

L'OUVRIER

Il est une classe d'hommes, la plus intéressante et la plus utile à la société, une classe sans laquelle l'agriculture serait improductive, l'industrie à peu près nulle et le commerce languissant. Je veux parler de la classe ouvrière, qui se recrute elle-même dans l'agriculture, le commerce et l'industrie. Celui qui cultive le sol, que ce soit pour son propre compte ou celui d'un autre, est toujours un ouvrier ; l'industrie emploie un nombre très considérable de travailleurs à gages, et le commerce lui-même a besoin de l'ouvrier pour le transport, l'emballage et le transportement des produits. Sans travail manuel, il n'y a pas d'industrie possible ; quant au commerce, il suppose la production et la consommation. Dans un état de société où l'on travaille peu, l'un et l'autre de ces éléments du commerce sont forcément réduits aux proportions les plus simples.

* *

Le travail est la grande loi de la nature. Les corps célestes, les éléments, la végétation, le sol même s'agitent, se transforment, se meuvent avec plus ou moins de célérité dans le milieu qui leur est propre. L'animal travaille pour se procurer sa nourriture, seul l'homme, cet animal plus ou moins raisonnable, essaie parfois, mais toujours vainement, de se soustraire à la loi immuable du travail.

* *

Notons en passant que les peuples les plus arriérés sont ceux auxquels le travail inspire le plus d'horreur. Chez les Sauvages qui vivent, ou plutôt qui existent au jour le jour, abandonnant au hasard le soin de leur apporter à dîner, le commerce se borne à l'échange de quelques produits bruts, fruits d'une industrie grossière. Les hommes travaillent le moins possible et, le plus souvent, ils laissent à la femme le soin de pourvoir aux besoins de la famille. Cependant, le Sauvage le plus paresseux est obligé de travailler pour vivre, ou de vivre du produit du travail de sa malheureuse compagne ; car c'est travailler que de faire la chasse ou la pêche, ou de cueillir des fruits, etc.

* *

Plus le travail est irrégulier, inintelligent, mal rétribué, moins il est productif et plus la société est

misérable. Je n'en veux d'autres preuves que la misère, l'état de dégradation, la pauvreté sordide des tribus dont je viens de parler. Chez ces peuples, l'ouvrier ordinaire, c'est la femme. Pour salaire, elle ne reçoit que de mauvais traitements, ce en quoi son sort diffère beaucoup de celui de nos hauts fonctionnaires. Aussi, la femme est-elle la compagne habituelle de ces populations où le travail, source du bien-être, du progrès et de la richesse, est si mal récompensé.

* *

Le travail est lui-même un produit qui a besoin du grand air de la liberté pour croître et se développer. On n'active pas la production du blé en rançonnant celui qui cultive cette plante. L'ouvrier est le producteur du travail. S'il découvre que les exigences du maître augmentent en raison directe de la somme du travail qu'il produit, s'il constate qu'il est de son intérêt de travailler le moins possible, ne vous attendez pas à ce qu'il fasse du zèle. L'histoire des pays à esclaves est là pour démontrer que la servitude est incompatible avec le progrès. La production par ouvrier augmente en proportion des profits qu'il retire de son travail. Plus l'ouvrier est libre, plus il est industrieux. Les pays où toutes les classes de la société jouissent de la plus grande somme d'aisance sont ceux où la classe ouvrière est la mieux traitée.

* *

Procurez à l'ouvrier les moyens d'améliorer sa condition, de cultiver son intelligence, d'aspirer à l'aisance et à la fortune, et vous stimulez son énergie, vous lui donnez une plus haute opinion de lui-même, vous anoblissez ses instincts, vous lui inspirez l'amour de son état, vous faites de lui le partisan dévoué de l'ordre établi, le ferme appui d'une société dont il n'a qu'à se louer, le coopérateur de l'industrie qu'il aide de son travail, le soutien du commerce qu'il alimente par la consommation des produits nécessaires à sa subsistance.

* *

Dans la plupart des pays civilisés, et plus particulièrement le continent américain, le peuple gouverne, ou du moins il est censé gouverner, mais la race des partisans de l'exploitation de l'homme par l'homme n'est pas encore éteinte. Lorsque l'ouvrier était esclave, on n'avait aucun intérêt à lui faire la cour, à ménager ses susceptibilités, et Dieu sait qu'on ne les ménageait pas. On le menait sous le fouet. Quelques maîtres y trouvaient leur compte, mais la somme du bien-être général ou de la richesse publique était beaucoup moindre qu'elle ne l'est à présent. Aujourd'hui, on est forcé de reconnaître, non-seulement qu'on ne gagne rien à maltraiter l'ouvrier, mais encore qu'on a besoin de son bon vouloir, de son concours actif.

* *

Depuis que le fouet a été brisé entre leurs mains, et un peu sur leurs épaules, ceux qui veulent vivre aux dépens des autres ont changé de tactique. Reconnaissant que la classe ouvrière est une force avec laquelle il faut compter, ils ont adopté un nouveau moyen pour faire du travailleur l'instrument de leur ambition. Autant ils étaient arrogants, autant ils sont devenus mielleux. Autrefois, on ne se donnait pas la peine de déguiser sa pensée, on menait l'ouvrier haut la main. Aujourd'hui, la flatterie a remplacé le fouet, la démagogie a fait place à l'arbitraire, mais l'esclavage subsiste encore chaque fois que le peuple se laisse bernier par les démagogues. La chaîne, pour être dorée, n'en est pas moins une chaîne.

* *

Le bon sens inné de l'homme du peuple, triomphe le plus souvent des artifices de ceux qui veulent le tromper, mais ce n'est pas faute d'efforts de la part de ces derniers. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour fausser son jugement, pour atrophier son intelligence et pour flatter ses préjugés. Pour peu qu'ils réussissent, la société en général y perd, la richesse publique décroît ; mais que leur importent ces considérations ? Pourvu qu'ils puissent s'élever eux-mêmes sur les ruines qu'ils accumulent, ils sont satisfaits.

* *

Il serait bien inutile de s'adresser à ces exploités des passions populaires pour leur demander, au nom de l'intérêt général, d'abandonner un système

des plus pernicieux. C'est aux véritables amis de la classe ouvrière, (et elle en a, Dieu merci,) qu'il faut faire comprendre la nécessité d'élever sans cesse le niveau moral, intellectuel, matériel et social du travailleur. Que l'ouvrier s'instruise, qu'il apprenne à étudier, à réfléchir, à rechercher les causes de ce qu'il voit, à rapprocher les effets des causes, à se perfectionner dans la connaissance théorique et pratique du métier qu'il exerce, et sa condition devra nécessairement s'améliorer sous tous les rapports.

* *

L'ouvrier se trouve peut-être plus que tout autre en mesure de consacrer à l'étude ses heures de loisir. Après dix heures de travail, ses membres sont fatigués, mais sa tête est reposée, et il peut étudier avec plus de profit que ceux dont la mémoire a été rendue paresseuse par une longue journée de travail intellectuel. Qu'il se procure d'abord les ouvrages qui traitent de son art. La mécanique, les éléments de physique et de chimie, les sciences exactes en général ; voilà ce qu'il pourrait étudier avec intérêt et profit. La formation d'associations ouvrières dans un but d'instruction mutuelle, la multiplication des cercles ouvriers, des conférences et des cours gratuits : voilà autant de moyens de se distraire et de s'instruire. Les sections ouvrières de la Saint-Jean-Baptiste pourraient servir de noyaux à ces associations.

* *

Que l'ouvrier intelligent se considère, et que chacun puisse le considérer comme un futur patron dans son art. Qu'il n'oublie jamais que, sur le sol du Canada, comme sur tout le continent américain, l'ouvrier honnête, laborieux et éclairé, peut prétendre aux plus hautes dignités. Le travail manuel n'est pas un déshonneur. C'est au contraire la plus noble, la plus utile et la plus méritoire de toutes les occupations. Il a été sanctifié par le Maître du monde. Dieu lui-même est un ouvrier infiniment parfait. Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître partout les preuves irréfutables de la perfection et de la multitude infinies de ses œuvres divines. Ces considérations sont bien propres à encourager l'ouvrier, à le rendre fier du rôle qu'il joue dans la société, et à le convaincre qu'il n'a pas à rougir de sa condition.

* *

L'ouvrier a en outre des devoirs de citoyen à remplir. Comme il appartient à la classe la plus nombreuse, c'est lui qui gouverne en définitive. S'il se laisse tromper, s'il envoie en Chambre des représentants qui négligent ses intérêts, il doit s'en prendre à lui-même. Il est de son devoir de s'instruire assez pour qu'il soit impossible de le tromper. La question des rapports entre le travail et le capital mérite aussi d'être étudiée par lui. S'il en croit les démagogues, il n'a que des droits à exercer et pas de devoirs à remplir. Une autre école prétend qu'il n'a que des devoirs à remplir et que ses droits sont nuls. Un peu d'étude le convaincra que l'un et l'autre ont tort. En terminant, s'il m'est permis de donner des conseils à mes compatriotes, je dirai : Travailleurs, ne rougissez pas de votre condition, efforcez-vous de l'améliorer et de prouver qu'elle est la plus respectable de toutes ; et vous, amis sincères de l'ouvrier, redoublez d'efforts pour répandre autant que possible l'instruction et le bien-être parmi la classe ouvrière.

RÉMI TREMBLAY.

UNE HISTOIRE INTÉRESSANTE

(Voir gravure)

Intéressante, évidemment ! Mais ce qu'il y a de plus intéressant pour nous, c'est de voir ces deux gracieuses jeunes filles assises et absorbées par la lecture du livre enchanteur.

Quelle est cette histoire ? Mystère...

Si je ne craignais pas de commettre une indiscretion... mais non...

Ma foi, tant pis ! c'est le feuilleton que le MONDE ILLUSTRÉ va publier prochainement...

A une belle-mère qui revient de l'enterrement de son gendre :

— Il me semble que vous n'avez pas beaucoup de regret de sa mort ?

La bonne dame, avec un accent profond :

— Je l'ai assez regretté de son vivant !